

CULTURE ET SAVOIRS

# Le Voyage à Vladivostok

MERCREDI, 8 AOÛT, 2007

L'HUMANITÉ

d'Emmelene Landon

L'HUMANITE jeudi 6 septembre 2007

L'équipe de France Espoirs

Livres. Des premiers romans pour esquisser le portrait de la littérature de demain.

Plus de cent premiers romans sont publiés cette rentrée... Ce dossier vise à apporter un point de vue critique sur quelques uns des textes que nous vous avons donnés à lire. On y verra aussi bien le souci de renouveler avec une certaine tradition que celui de continuer à innover, celui de la spontanéité comme celui du travail sur la langue. Même ouverture de compas sur la thématique : préoccupations sociales, fantastique, exploration du moi, tout est possible pourvu que la littérature en sorte gagnante, et le lecteur avec elle.

Le Voyage à Vladivostok

Emmelene Landon

Editions Léo Scheer

196 pages, 17 euros.

[Une marinière et un marin](#). Quelle histoire peut bien naître entre une femme destinée à foncer au cœur des terres sur des routes d'eau et un homme qui n'y fait que de brèves escales ? Celle de l'amour et du voyage impossible que nous conte, dans son premier roman, Emmelene Landon. Dans ce monde d'hommes, Jeannine Aubin s'est faufilée. « Pompiste » dans le port du Havre, elle a laissé de côté l'univers familial de la batellerie, qui meurt lentement, pour travailler sur une barge d'hydrocarbures qui ravitaille les bateaux de haute mer. C'est là qu'elle rencontre Ivan Kirkov, « able seaman », marin expérimenté. La première fois, ils se remarquent. La seconde, il lui donne un rendez-vous dans un hôtel, près de la gare Saint-Lazare, à Paris. Ce ne sera pas le simple bon temps qu'on se donne entre deux traversées. L'un et l'autre savent que ces moments arrachés au hasard laissent une empreinte d'une autre nature. « Si c'était possible il forcerait le destin », pense Ivan, sans aller plus loin. Jeannine, elle, le saisit aux cheveux. C'est ainsi qu'elle annonce à ses parents, qui finissent leur vie sur une péniche définitivement immobilisée, qu'elle part sans attendre pour Vladivostok, la ville où Ivan réside quand il ne navigue pas. Elle devient « ubiquitaire ».

Le récit de voyage a toujours eu une dimension initiatique, le héros traversant l'espace comme lieu d'épreuve où c'est en fin de compte lui-même, transformé ou plutôt dévoilé, qu'il rencontrera. Le thème, redoutable par la quantité de clichés qu'il a suscités, est abordé de front par Emmelene Landon, qui en évite miraculeusement les pièges. Là où on attendrait une insistance psychologique détaillant l'évolution de Jeannine, l'affirmation progressive de la certitude de son amour, c'est la légèreté de quelques notations, l'effleurement de quelques phrases échappées de la conscience du personnage qui, à peine discernables, marquent les étapes de l'itinéraire. La sensibilité de l'auteur ne l'abandonne pas à la seule description d'un comportement, mais englobe d'un même mouvement les corps, les paysages, et ces paysages en mouvement sont les trains et les bateaux.

La traversée de la Russie en ce début des années 2000 est ainsi l'occasion de poser un regard qui tourne le dos aux images attendues sur les « nouveaux Russes », sans pour autant jouer de

la surprise systématique. L'alcoolisme, l'assurance naïve des nouveaux dirigeants, le refoulement d'un passé (soviétique) pour en ressusciter un autre (tsariste) sont des éléments d'un paysage qui garde une bonne part de son mystère, et dont l'héroïne s'approche prudemment, portée cependant par la proximité toujours plus grande qu'elle espère de l'homme qu'elle aime.

Cette attitude, distante et ouverte, est celle qui l'auteur adopte face à son sujet. Le pittoresque portuaire, sans être absent de son roman, y passe par petites touches. Odeurs qui assaillent les voyageurs du train à son entrée au Hare. Ambiance des « seamen's clubs » où passent toute une planète. Corps qui s'érodent à coup de veilles, de rythmes jamais trouvés. Noms improbables des navires : *Sunny Succes*, *Sincere Splendour*, *China Steel Responsibility*, *Bosphorous Beauty*. Tout cela peut désigner « la solidité surannée des navires des années soixante-dix et quatre-vingt ou « le clinquant neuf des navires récents, avec des éléments qui, souvent, ne sont pas vissés jusqu'au bout, tellement il faut construire vite ». Les rivages, les fleuves, les bâtiments fournissent d'éphémères mais suffisants repères.

Tout le reste passe par un travail d'écriture subtile, où les thèmes circulent d'un paragraphe à l'autre, comme une promesse ou un écho. Dans ce tressage musical les motifs apparaissent en arrière-plan, s'exposent, se développent, se mélangent, se prolongent, créant les couleurs du paysage mental où vont voyager les personnages, de la disponibilité vacante au doute et à la confiance. Emmelene Landon cache son jeu dans ce livre à l'apparente simplicité. Elle bâtit une histoire forte et sa plume sait lui conférer grâce et légèreté.

Alain Nicolas

Extrait publié dans l'article :

Un matin noir, Ivan Kirkov descend la rue d'Amsterdam vers la gare Saint-Lazare. Une fois dehors, la chaleur du lit et d'un autre corps, l'odeur du chauffage électrique et la lourdeur du sommeil se retirent à la vitesse des grandes marées. Il remarque à peine les passants, habitué, comme tous les marins, à rester à sa place, bien obligé de respecter les autres, indifférent, comme une pompe dans la salle des machines. En mer, un horizon sépare chaque membre de l'équipage. Sur terre, il se sent de passage, même si ce court séjour parisien n'a en rien ressemblé aux autres.

L'habitude de dépister les villes en escale l'aide à trouver son chemin. En trois jours, son pied marin s'est habitué à la terre ferme. Il comprenait plus ou moins ce qu'on lui disait, avec ses quelques mots de français et son anglais de base. Jeannine Aubin semblait tout comprendre, c'était l'essentiel. S'il a parcouru le monde, elle, la batelière, ne s'est jamais aventurée plus loin que les canaux belges.

Cette fois-ci, Ivan Kirkov n'est pas gêné de venir d'ailleurs, d'être mal habillé, hors gabarit, avec des gestes mal calculés par rapport à l'espace parisien. Il n'a plus d'ailleurs, il a oublié l'Ukraine, la ville de Marioupol et la mer d'Azov. Son domicile administratif, Vladivostok, ne le voit guère plus. Une des raisons pour lesquelles il descend si rarement à terre est sa hantise d'être pris pour un Russe. Mais comment pourrait-il en être autrement ? Les marins sont classés par nationalité, à chaque pays son régime social. Les agences de manning recrutent les bons squelettes, les incassables à la psychologie solide, les hommes sans Dieu, fiables et non tatoués, et les trient par race. En voulant fuir l'Ukraine, Vladivostok n'était qu'un passage vers la mer, mais du coup on le prend pour un Russe. Ivan se considère surtout comme marin.

Paris n'est pas une ville qu'on oublie. On en parle, on y pense comme à un lieu raffiné, léger. L'idée de Paris enchante aux quatre coins du globe. À Paris, Ivan Kirkov a aimé, parlé, marché, mangé, bu, dormi, pendant trois jours. Il se dit qu'il devrait oublier au plus vite les zones tendres de son corps.

Ce 11 novembre 2003, il traverse la salle des pas perdus sans lever la tête pour observer les

vitres peintes représentant les villes auxquelles on a accès depuis la gare Saint-Lazare. Le train du Havre attend au quai 25. Ivan Kirkov monte dans la première voiture à compartiments, prenant soin d'en trouver un vide, tire les rideaux qui le séparent du couloir, s'installe à côté de la fenêtre.

Il y a quelques années, il avait regardé ces vitres de la gare Saint-Lazare, n'ayant pas grand-chose d'autre à faire pendant son attente. Elles lui rappelaient son enfance, quelque chose d'oublié qu'aurait aimé sa mère ou bien quelqu'un de sa génération à elle, d'un pays de l'Est de l'après-guerre. Les ports de Cherbourg et du Havre lui étaient familiers, New York aussi (pourquoi New York à la gare Saint-Lazare ? Les transatlantiques des années cinquante, supposait-il).

À l'époque de ce premier passage à Paris, le navire à bord duquel il travaillait, le *Chicago Express*, était resté plusieurs jours en cale sèche au Havre pour des réparations. On avait choisi Ivan Kirkov, un marin particulièrement digne de confiance, pour apporter un document important à l'armateur d'un autre bateau à quai, le *Sunny Success*. C'était en 1996. Les bureaux parisiens de l'armateur indien Rajesh Aouda se trouvaient à côté de la gare du Nord. Rajesh Aouda, ancien commandant, gérait une affaire familiale d'importation de saris. Cet homme de soixante-dix ans, né à New Delhi dans une famille panjâbie, devenu armateur après une longue carrière de navigation, s'était installé à Paris dix-neuf ans plus tôt. L'argent de l'entreprise familiale, hérité à la mort de son père, lui avait permis d'acheter quatre minéraliers et trois vraquiers qu'il connaissait bien, tous les sept en bon état.

Ivan Kirkov se sentit immédiatement à l'aise avec Rajesh Aouda, un homme doux, à l'écoute des autres, de leur silence. Aouda l'invita à s'asseoir dans la pièce claire, au milieu de nombreuses représentations de ses navires, pour lui servir un thé.

Le papier qu'il livrait concernait la vente des sept navires d'Aouda au capitaine Nirmal Sharma du *Sunny Success*. Aouda aimait les marins. Les armateurs ne sont pas toujours vaincus par la convoitise du gain. Et Daku Aouda, son fils, préférait le commerce entre New Delhi et Paris aux affaires maritimes.

Mission accomplie. Moment agréable, une de ces brèves rencontres courtoises et internationales que peut offrir la marine marchande. Alors qu'Ivan allait prendre congé, un homme entra dans le bureau : il fut stupéfait de reconnaître Anatoliy Kernev, un ami proche de la famille Kirkov. Kernev avait été capitaine pendant vingt-cinq ans. Connaissait-il Aouda de cette époque ? Quoi qu'il en soit, il le retrouvait avec joie. Enfant, il l'avait toujours admiré.

- Anatoliy, c'est incroyable, qu'est-ce que tu fais là ?

Pour la première fois en quatorze ans, Ivan Kirkov avait parlé ukrainien. Il avait scrupuleusement évité cette langue depuis son départ pour Vladivostok, et s'il lui arrivait de croiser des marins ukrainiens, il parlait russe par souci d'anonymat.

- Ivan, comment vas-tu ? Je pense souvent à toi, j'ai parfois de tes nouvelles par l'agence de recrutement. Je suis de passage à Paris, chez mon ami Aouda, et te voilà. Je n'aurais pas pu mieux tomber.

- Tu n'as pas changé, toujours ta dégaine de capitaine. En dix ans de navigation je n'en ai jamais rencontré qui te ressemble.

- Viens, on va boire un coup.

Ivan salua Rajesh Aouda, le remercia pour le thé, prit une lettre adressée au capitaine Nirmal Sharma du *Sunny Success*. Anatoliy Kernev se retourna vers son ami indien pour lui faire signe qu'il allait revenir tout à l'heure. Les deux Ukrainiens sortirent dans la rue.

Au café Entre-temps, rue des Deux-Gares, ils commandèrent deux bières.

- Par où commencer ? Je savais plus ou moins que tu étais par ici, et je suis vraiment heureux de te croiser. Tu ne voudrais pas rentrer à Marioupol avec moi, Ivan ? Ton père est malade, il aimerait te voir. En quatorze ans, les gens ont le temps de changer. Je sais que tu es rarement à terre, que tu enchaînes contrat sur contrat. Tu es un mauvais exemple pour les autres marins qui

rêvent de rester plus avec leur famille, ajouta-t-il en souriant.

-...

- Les querelles politiques n'ont toujours pas fini de déchirer le pays. Quand tu es parti, en 1982, les combats étaient peut-être les mêmes dans le fond. La proximité naturelle avec les Russes, l'idée d'un peuple slave, eurasiatique, d'un côté, et puis un rapprochement avec l'Occident, de l'autre. Le désaccord entre ton père et son frère est plus qu'une histoire de famille, tu le sais bien.

- N'essaie pas de couvrir un sale espion. Je suis parti, Anatoliy.

- Tu es donc devenu russe ?

- Certainement pas. Mais je n'avais pas d'autre choix. J'ai du mal à croire que la vie peut être simple, et quand elle l'est, je ne pense qu'à retrouver la mer pour ne plus y penser.

- Va rejoindre ton navire, Ivan. J'espère qu'un jour tu pourras revenir à Marioupol.

Ils s'embrassèrent.